

ARMES

FRANÇOIS COCHET **EN**

GUERRE

XIX^e - XXI^e siècle
Mythes, symboles, réalités



CNRS EDITIONS

Extrait de la publication

Présentation de l'éditeur :



Comment définir la relation qui unit le soldat à son arme ? Si l'arme appartient au soldat, le soldat appartient également à son arme : ne lui confie-t-il pas sa vie ? François Cochet nous montre que le comportement humain, sur un champ de bataille, dépend d'abord et surtout de l'environnement technologique du soldat.

Les armes, avant d'être utilisées dans la guerre, sont pensées, élaborées, construites par les décideurs civils et militaires. Une fois produites, il faut apprendre à s'en servir, former les soldats à leur utilisation. L'arme maniée par le combattant arrive ainsi en fin d'une chaîne de décisions complexes, empreintes de multiples systèmes de représentations mentales de la part de ceux qui les ont choisies, comme de ceux qui les utilisent.

Technologie guerrière, perceptions des soldats, armes que l'on rend, que l'on prend, que l'on entretient, que l'on surnomme, que l'on photographie dans des mises en scène de propagande : François Cochet signe ici une histoire totale.

« Faire dire la guerre aux armes. » Telle est l'ambition de cette étude captivante, histoire à hauteur d'homme cernant au plus près l'expérience combattante. Une approche radicalement nouvelle de la culture de guerre.

François Cochet est professeur d'histoire contemporaine à l'UFR de Sciences humaines de l'Université de Metz et auteur de plusieurs ouvrages de référence sur la Première Guerre Mondiale.

Armes en guerres XIX^e-XXI^e siècles

François Cochet

**Armes en guerres
XIX^e-XXI^e siècles**

Mythes, symboles, réalités.

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Ouvrage publié sous la direction de Guy Stavridès

Ouvrage publié avec le concours de la Maison des Sciences de
l'Homme de Lorraine.

© CNRS Éditions, Paris, 2012
Dépôt légal : décembre 2011
ISBN : 978-2-271-07367-9

Que le lieutenant-colonel Remy Porte et Olivier Dard, qui ont
bien voulu nourrir ce texte de leurs remarques,
trouvent ici l'expression de ma gratitude.

Sommaire

Table des sigles	9
Introduction	11
Partie I : Les armes disent les évolutions guerrières	
I – Les grandes évolutions technologiques depuis le XIX ^e siècle	21
II – Expériences combattantes et champs de batailles : nouveauautés, dangerosité, invariants, permanences	53
III – Les armes exhibées : masculinité, traumatismes, photographies	79
Partie II : Les armes disent les guerres des chefs	
IV – Choisir les armes	97
V – Produire, stocker, acheter les armes	125
VI – Penser l’emploi des armes sur le papier	145
Partie III : Les combattants disent leurs armes et celles de l’adversaire	
VII – Servir l’arme, l’entretenir, la nommer	165
VIII – Dans la fureur du combat : hantises et fiertés. Bonnes et mauvaises armes perçues	195
IX – L’inter culturalité militaire : réemplois et adaptations sur le terrain.	235
Épilogue : Sauver les armes, les abandonner, les détruire	249
Conclusion	259
Notes	263
Bibliographie.....	297
Index des noms	307
Index des matériels et firmes	315

Table des sigles

AEF : American Expeditionary Force.
ALN : Armée de libération nationale.
BAR : Browning Automatic Rifle.
CEFEO : Corps expéditionnaire français d'extrême-orient.
DINA : Division d'infanterie nord-africaine.
EBR : Engin blindé de reconnaissance.
EEI : Engin explosif improvisé.
EPC : Engin principal de combat, voir MBT.
FAMAS : Fusil d'assaut de la manufacture de Saint-Étienne.
FAV : Fast Attack Vehicule.
FM : Fusil mitrailleur.
GIAT : groupement industriel des armements terrestres.
GRDI : groupement de reconnaissance de division d'infanterie.
LAV : Light armoured Vehicule.
MAC : Manufacture d'armes de Chatelleraut.
MAS : Manufacture d'armes de Saint-Étienne.
MAT : Manufacture d'armes de Tulle.
MBT : Main Battle Tank, voir EPC.
NBC : Nucléaire, bactériologique, chimique.
PA : pistolet automatique.
PIAT : Projector Infantry Anti-Tank
PM : pistolet-mitrailleur.
RHA : *Revue Historique des Armées*.
SMP : Société militaire privée.
SOUVIM : Système d'ouverture d'itinéraire miné.
VAB : véhicule de l'avant blindé.
VBL : véhicule blindé léger.
VTT : Véhicule transport de troupe.

Introduction

« Objets inanimés avez-vous donc une âme, qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? » On connaît les vers d'Alphonse de Lamartine dans « Milly ou la terre natale », souvent évoqués lorsqu'il s'agit de faire parler les éléments de la culture matérielle.

Nous voulons nous intéresser, dans cet ouvrage, à une dimension bien particulière de la culture matérielle de la guerre, celle des armes. Dans notre société largement pacifiste, en tout cas dans ses discours, tout ce qui touche aux armes est frappé immédiatement de suspicion, entaché d'un caractère trouble et douteux. Pourtant, les armes, dans leur terrible ambiguïté fonctionnelle – elles permettent de tuer en n'étant pas tué – méritent bel et bien une approche pour elles-mêmes, notamment depuis les évolutions de leur technologie à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Faire dire la guerre aux armes¹ ? Le propos n'est-il pas artificiel et des plus réducteurs ? Nous allons surtout écouter les combattants dire leurs armes, la manière dont ils s'en servent, les relations qu'ils entretiennent avec elles, comment ils voient également les armes de l'adversaire, comment ils se les réapproprient le cas échéant. En fait c'est bien l'homme en guerre qui est notre sujet d'étude, mais à travers une approche quasi animiste de l'objet si particulier – puisque destiné à tuer – qu'est l'arme.

Les études sur la guerre sont en plein renouvellement depuis plusieurs décennies. Les relations à la stratégie, sont nombreuses². De belles synthèses sur l'homme en guerre ont été produites³. Mais ce n'est pas du tout dans ce registre que nous prétendons nous situer.

Cet ouvrage se veut une pierre apportée à la construction scientifique de ce que nous nommons depuis plusieurs années dans nos travaux successifs, « l'expérience combattante ». Le rapport des soldats à leurs armes, s'il a déjà été évoqué, n'a pas encore fait l'objet d'une synthèse historique pour la période contemporaine. Les antiquisants et les modernistes ont beaucoup réfléchi aux formes de la guerre et

à des modélisations intégrant la dimension technique des armements⁴. La sociologie et la psychanalyse se sont emparées de la relation entre le combattant et ses armes. George Mosse a fait paraître *L'invention de la virilité moderne*⁵. Claude Barrois, professeur de médecine à l'hôpital militaire du Val de Grâce, et ancien combattant d'Algérie, a travaillé sur la psychanalyse du guerrier⁶. D'autres, au nom de la *Gender History*, se sont essayés à l'approche de l'arme liée à la masculinité⁷. Gilles Aubagnac a livré une analyse brève mais tout à fait pertinente de l'évolution des esprits face aux armements⁸. Le général Marc Défourneaux a livré également une réflexion stimulante⁹. Le corps du soldat, comme porteur de l'arme a été abordé à plusieurs reprises. « Le propre du corps du guerrier est de devoir s'adapter aux contraintes extrêmes et aux sollicitations poussées auxquelles le métier des armes l'expose. [...] par rapprochement sémantique, si l'ouvrier performant fait corps avec sa machine, l'athlète avec la piste de course, le guerrier fait bien sûr, 'corps' avec son arme.[...] l'arme se moule et se coule dans la structure corporelle, jusqu'au tir, alignant vision, posture et geste déclencheur ; tout exige qu'elle devienne le prolongement du corps¹⁰. » Pourtant c'est à un renversement de perspective que nous convions le lecteur. Nous allons partir de l'arme pour mieux comprendre les réactions du corps du soldat.

Plus prosaïquement, un nombre considérable d'auteurs a insisté sur le fait que l'arme constituait, à l'évidence, l'outil de l'ouvrier de la guerre qu'est le soldat. Le fusil d'assaut M16 des Marines est marqué du nom, prénom et matricule du soldat. C'est bien évidemment le symbole d'une double appartenance. L'arme appartient certes au soldat, mais le soldat appartient à son arme. J.F.C. Fuller a notamment travaillé dans ce registre¹¹. Stephen Ambrose prête au capitaine Sobel les propos suivants, « votre fusil est votre bras droit. Vous ne devez jamais vous en séparer¹². » Erwan Bergot fait dire à un des combattants de Dien-Bien-Phu, parlant de son fusil MAS 49, « il frota la crosse du plat de la main, exactement comme un cavalier flatte l'encolure de son cheval, et sourit. Il était satisfait de son compagnon¹³ ».

Dès lors, peut-on penser le rapport aux armes des combattants dans la triple perspective des évolutions technologiques, des évolutions du combat sur le champ de bataille induites par ces évolutions techniques et des comportements des soldats eux-mêmes, condi-

tionnés par leur environnement technologique ? Toutes ces questions fonctionnent en inter-relations complexes que nous allons essayer d'appréhender partiellement. Nous allons surtout nous intéresser au combat terrestre, non que l'évolution des armes et de la manière de s'en servir n'aient pas été colossale dans les airs et sur mer, mais parce que c'est une histoire du combattant qui nous importe ici. Or, les XIX^e et XX^e siècles ont connu des guerres de masse mettant en cause des millions de combattants à terre, confrontés à l'arme individuelle et collective.

La démarche passe par l'identification de quelques pistes des grandes évolutions de l'armement terrestre depuis la seconde moitié du XIX^e siècle et des conséquences qu'elles peuvent avoir sur les comportements des combattants. Il y avait déjà eu une « révolution militaire » à la Renaissance, marquée par l'apparition de l'artillerie et de l'arquebuserie. Les humanistes se sont alors opposés aux armes nouvelles qu'ils voyaient comme des armes diaboliques, venant déshumaniser la guerre. La « brutalisation », si tant est qu'elle existe, n'aurait ainsi jamais attendu la Grande Guerre pour s'exprimer.¹⁴

Depuis la Renaissance, la technologie guerrière a progressé avec vigueur. Nous ne pourrions ici qu'indiquer quelques pistes, ne pouvant prétendre à l'exhaustivité dans un espace aussi réduit.

Un paradoxe s'impose cependant : au fur et à mesure que les armes se sophistiquent, de moins en moins de combattants les utilisent réellement, dans l'action. Dans l'armée des États-Unis, durant la Seconde Guerre mondiale, « Si l'on élimine les artilleurs, les sapeurs et les infirmiers, les simples fantassins, les paras, les équipages de blindés ne sont pas plus de 400 000. En définitive, le nombre d'hommes réellement engagés dans les combats est strictement minoritaire et ne dépasse pas 650 000 hommes sur plus de 8 millions enrôlés dans l'armée américaine de la Seconde Guerre mondiale, soit à peine plus de 8 %¹⁵. » Même dans la gigantesque armée soviétique, qui connaît des taux de pertes faramineux, seulement 50 % des 10 millions de soldats qui s'y trouvent en permanence sont des combattants.

Mais il n'est pas question ici de revitaliser les débats sur la « révolution militaire » qui ont agité le milieu des historiens, surtout anglo-américains d'ailleurs, à partir des hypothèses de Michaël Roberts en 1955. Geoffrey Parker¹⁶ ou Jeremy Black¹⁷ ont montré combien l'innovation, liée aussi au développement de l'industrie européenne,

avait pu imposer un « modèle européen » de la guerre. Ce ne sont pas ces dimensions que nous voulons mettre en exergue dans cet ouvrage.

Le propos est ailleurs, à la fois beaucoup plus modeste et beaucoup plus ambitieux. Modeste, car il s'agit de ramper au ras du sol avec les combattants qui utilisent leurs armes, qui cherchent à éviter les effets de celles de leurs adversaires. Nous allons essayer de vivre les armes, de les faire parler dans ce qu'elles ont à nous dire des formes de la guerre.

Mais le propos est ambitieux également. Les armes, avant d'être utilisées dans la guerre des hommes sont pensées, élaborées, construites, dans la guerre des bureaux d'étude, des chefs et des décideurs, tant civils que militaires. Une fois produites, il faut apprendre à s'en servir, former les soldats à leurs outils de la guerre. Ensuite, il faut produire les munitions qui seules vont permettre d'alimenter la bataille. Il est facile de comprendre que l'arme qui est maniée par le combattant sur le champ de bataille arrive ainsi en fin d'une chaîne de décisions fort complexes et variées, souvent empreintes de multiples systèmes de représentations mentales de la part de ceux qui les ont choisies, comme de ceux qui les utilisent.

Car peu d'éléments matériels sont autant chargés de jugements de valeur qu'une arme, dans la mesure où la survie du combattant en dépend. Qu'est-ce qu'une bonne arme au combat ? Si des éléments objectifs assez faciles à mesurer existent, que nous allons développer, il est assez évident pourtant que l'arme alimente les fantasmes, développe des envies de photographie et d'exhibition.

La dimension psychanalytique est bien trop évidemment liée à la masculinité pour que nous fassions l'économie de quelques lignes sur ces aspects. Bien sûr, une arme à feu, tout comme un violon, un violoncelle ou une contrebasse, possède une « âme », désignant la partie qui suit la chambre de combustion. Il est intéressant de constater qu'il se trouve là un point commun entre la musique et la guerre, et ce n'est pas la dernière fois que nous allons pouvoir faire le lien entre les deux registres.

Pourtant, après avoir tenté d'écouter ce qu'ont à nous dire les armes lorsqu'elles sont pensées et perçues par les chefs, nous allons consacrer la seconde partie de cet ouvrage à ce que les combattants disent de leurs armes et de celles de l'adversaire. Comment les unes et les autres sont-elles perçues ? Quelles sont les craintes, les han-

tises développées à l'égard de la puissance des armes de l'ennemi ? Quelles sont les fiertés construites sur ses propres armes ? Nous allons donc essayer de faire une histoire totale s'appuyant sur tous les sens des combattants : la vue, mais aussi l'odorat – l'odeur de la poudre n'est-elle pas souvent mentionnée comme quelque chose d'enivrant ? –, le toucher et l'ouïe.

À terme, l'universalité des comportements de l'homme en guerre constitue bien notre horizon repère, avec, en filigrane, la question fondamentale de savoir si la technologie influe ou pas sur les comportements humains du champ de bataille ?

D'autres domaines des sciences humaines ont déjà réfléchi sur ce débat. Les musicologues ont notamment travaillé ces questions. Le passage du clavecin au piano forte puis au piano a changé la manière de composer. Sur un clavecin, la corde est pincée par un bec qui donne un son sans beaucoup de résonance et de durée. Sur le piano, la corde est frappée par un marteau et le jeu de pédales permet de « tenir » le son. Johan-Sebastien Bach, contraint par la technique de son temps, est obligé de développer des merveilles de contre-points et de composer en notes serrées dans ses œuvres pour clavecin. Quatre-vingt ans plus tard, Ludwig van Beethoven dispose du piano et peut mettre le silence en musique, comme dans ses 31^e et 32^e sonates, où le temps entre les notes se distend par la durée du son. Entend-on les variations « Goldberg » de Bach de la même manière lorsqu'elles sont jouées par Scott Ross au clavecin ou par Glen Gould au piano ? S'agit-il d'ailleurs encore de la même œuvre ? Bien sûr, les systèmes de pensée ont changé aussi entre Bach et Beethoven. Entre autres dimensions, la foi chrétienne a régressé, réorientant les thématiques de composition. Pourtant, la technologie des instruments de musique est bien à l'origine de méthodes de composition.

Pourquoi ce qui est vrai pour la technologie musicale ne serait-il pas vrai dans le registre de la technologie des armements ?

Les historiens de l'époque moderne savent que l'apparition de la rapière a fait évoluer les techniques du combat d'épée, notamment celles du duel. Le duel en force se fait duel en finesse. L'épée portée à deux mains disparaît et la rapière oblige l'escrimeur à agir avec astuce et finesse. Heinz Guderian a aussi répondu à sa manière à la question en 1927. « Depuis la guerre mondiale, la technique a avancé à pas de géant et elle forcera la tactique à suivre », écrit-il dans

*Bewegliche Truppenkörper*¹⁸, même s'il néglige de préciser que l'évolution fondamentale n'a pas été induite par la seule Grande Guerre, mais bien plus encore par l'évolution des armements depuis la guerre de Crimée de 1856. John Lynn a fourni également un élément d'appréciation non-négligeable dans son ouvrage *De la guerre*¹⁹. « Les nouvelles armes et les nouvelles tactiques sont en mesure de changer l'art de la guerre avant que soldats et opinion publique ne s'en soient rendus compte. Le grand arc de la guerre de cent ans et le fusil de la guerre de Sécession transformèrent cruellement les conflits alors que l'impact de l'armement moderne de la Première Guerre mondiale constitue l'illustration la plus atroce du fossé creusé entre la réalité de la puissance de feu et le discours sur la guerre. À l'époque, si de nombreux militaires de carrière connaissaient et acceptaient l'effet meurtrier de ces armements, ils étaient encore plus nombreux à n'en avoir pas conscience ; quant au discours civil sur la guerre, il se caractérisait par une incompréhension presque totale. »

C'est ce va-et-vient entre la technologie guerrière et les perceptions des soldats que nous souhaitons constamment mettre en œuvre dans cet ouvrage. Car le combat est une activité paradoxale. Ce n'est pas une activité intellectuelle, c'est un acte-réflexe, un acte de survie. Ce sont des militaires qui ont, sans surprise parce qu'ils connaissent mieux la guerre que les intellectuels, exprimé les comportements qui prévalent au feu. Ainsi, Ferdinand Foch par exemple, pour qui, « à la guerre, le fait a le pas sur l'idée, l'action sur la parole, l'exécution sur la théorie²⁰ ».

Faisant nôtre la belle formule de Lucien Febvre considérant que l'historien doit « faire miel de tout » matériau, nous n'avons repoussé aucune source, et surtout pas les publications émanant des passionnés d'armement, jugées par certains comme des sources indignes, et que nous revendiquons simplement comme des sources érudites.

Cet ouvrage est aussi pour moi l'occasion d'affirmer un parcours. Mes travaux ont d'abord porté sur les civils en guerre, puis sur les prisonniers de guerre. Il y a douze ans, j'avais présenté un ouvrage qui, pour la première fois, essayait d'embrasser les différentes captivités de guerre de la période contemporaine, depuis 1861 jusqu'aux conflits de l'ex-Yougoslavie²¹. Dès le titre de l'ouvrage, j'avançais que le prisonnier était d'abord et avant tout défini par le fait qu'il

avait rendu les armes. Aujourd'hui, j'essaie de boucler mon périple intellectuel en ayant recentré mes recherches sur les armes des soldats. Je ne sais si je vais réussir à convaincre le lecteur dans ma démarche, mais je sais qu'il s'exprime ici une manière de rassurante cohérence de propos dans mes recherches depuis une quinzaine d'années.

Mais les états d'âme d'un chercheur n'intéressent guère le lecteur, sans doute et à juste titre.

Demeurons donc sur un terrain plus stable.

En tout état de cause, nous avons choisi de nous appuyer délibérément sur l'exemple pour étayer notre démonstration. Car « l'anecdote oriente la pensée comme le style, en tant que surgissement imprévisible du réel²² ». Ce statut de l'anecdote comme démarche démonstrative est au cœur de notre attitude. Nous le revendiquons haut et clair. Nous voulons aussi une démarche la plus systématiquement comparative possible et la plus complètement diachronique.

Partie I

Les armes disent les évolutions guerrières

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr